

Le cheval de Troie: sa vie, son œuvre

Discours de réception de Roland Billault

Prenant donc, aujourd'hui, le pari difficile de vous entraîner sur les chemins, poussiéreux disent certains, de la culture antique, je commencerai en évoquant deux passages célèbres de nos grands Classiques:

« Mademoiselle, ne plus ne moins que la statue de Memnon rendait un son harmonieux lorsqu'elle venait à être éclairée des rayons du soleil, tout de même me sens-je animé d'un doux transport à l'apparition du soleil de vos beautés. »

Voici le second:

« Quand je vois les Césars, quand je vois leur fortune
Quand je vois le soleil, et quand je vois la lune ;
Quand je vois les états des Babiboniens
Transférés des Serpens aux Nacédoniens, [...] »

Ah, vos souvenirs scolaires et universitaires se réveillent sans doute en entendant Thomas Diafoirus déclarer sa flamme à Angélique, et Petit-Jean plaider dans le procès d'un chien qui a mangé « un bon chapon du Maine ». Et on pourrait leur associer Vadius et Trissotin pour montrer comment Molière et Racine ont peint les dérives ridicules de l'érudition antique.

Je vais pourtant, bravant le risque, remonter à une Antiquité très lointaine, mythique pour quelques-uns, et tenter de retracer l'histoire du cheval de Troie et de ses avatars.

Certes, à l'heure où les chevaux-vapeurs peinent à survivre, il peut paraître dérisoire de choisir de parler d'un cheval, inanimé de surcroît et souvent tenu pour imaginaire.

Mais des épopées fabuleuses et éternelles en ont fait l'emblème de l'ingéniosité et de la duplicité depuis trente siècles, nous rappelant sans cesse que parler de l'Antiquité, c'est encore parler de nous... Souffrez donc que, pour l'amour du grec, j'essaie de vous entraîner dans un périple aventureux et culturel qui trouvera son terme dans notre singulière et précaire époque.

Un rappel est, peut-être, nécessaire des événements qui sont à l'origine de toute l'histoire: Hélène de Sparte, enlevée et emmenée à Troie par Pâris aurait été l'enjeu d'une guerre de dix ans à l'initiative du mari bafoué devenu « généralissime » d'une coalition punitive rassemblant l'élite des Grecs. La réalité est, sans doute, moins romanesque et consiste plutôt en une opération de rezzou contre une cité réputée, avec un peu d'exagération, pour sa grande opulence, et qui, on le sait grâce aux fouilles, fut l'objet d'attaques et de destructions répétées, dues aux populations voisines, comme les Hittites, ou plus éloignées, comme nos Achéens. Assurément, Troie, en raison de sa position-clé, de ses richesses en élevage de chevaux et, disait-on, en or, et de sa maîtrise dans l'artisanat des métaux, pouvait exciter les convoitises les plus lointaines, en particulier celles de peuples prétendus pauvres comme les Mycéniens que des trouvailles récentes ont, pourtant, révélés dotés de technologies avancées et d'une certaine opulence, par exemple à Tirynthe et dans toute l'Argolide.

Il y a donc là un mystère que les érudits n'ont pas encore dissipé. Mais de là à nier, comme cela a été fait à plusieurs reprises à partir du XVIII^e siècle, la réalité de la guerre et même de son narrateur, il y a un grand pas que les savants sérieux se refusent désormais à franchir.

On peut s'appuyer, en effet, sur la certitude de l'existence d'un riche commerce dans toute cette région de la Pamphlie, de la Cilicie, de l'Anatolie, et du rôle joué par Troie dans ce qu'on pourrait, au prix d'un anachronisme, appeler « la grande distribution », même si la mention, dans l'*Iliade*, d'un homme vêtu d'une peau d'ours polaire peut, tout de même, laisser sceptique...

Quant à la multiplicité des auteurs sérieux: Homère, bien sûr, mais aussi Thucydide, qui discute avec beaucoup de minutie les effectifs des envahisseurs, Virgile, Ovide, Dictys de Crète, Darès le Phrygien et tous ceux, impossibles à citer, qui font référence à la guerre de Troie, elle suffit à établir une certitude, renforcée par un grand nombre de chercheurs-archéologues, qu'il s'agisse de Schlieman, de Dorpfeld, de Blegen, ou d'autres plus récents, même s'il y a hésitation sur l'identification de notre Troie avec le niveau II ou le niveau VII des fouilles pratiquées. En tout cas, avec le concours du vice-consul des Etats-Unis aux Dardanelles, Franck Calvert, on avait pu abandonner le site de Bournabaschi pour celui d'Hissarlik, désormais accepté. N'oublions pas, enfin, qu'aux yeux des Anciens, et pour longtemps, la réalité de la guerre de Troie ne faisait aucun doute au point d'en faire le sujet de toutes les études et de la plupart de leurs exercices de rhétorique (l'empereur Tibère proposait aux grammairiens, comme problème, l'établissement de la généalogie d'Hécube, reine de Troie, un véritable casse-tête !). Mais ce qui est encore plus probant, c'est le contexte religieux des récits d'Homère. Paradoxalement, les rites religieux, toujours mystérieux, voire peu fiables, que ce soit en matière d'adoration des dieux, ou dans le domaine des cérémonies funèbres, ou - c'est ce qui nous occupe aujourd'hui - pour ce qui est des consécration et des objets votifs, fondent, en l'occurrence, la réalité du conflit et, pourrait-on dire, surtout celle du fameux cheval de Troie. Il est, en effet, fortement vraisemblable qu'il s'agit d'une offrande faite par les Grecs à Athéna dont l'apaisement est nécessaire, avant un retour difficile, puisqu'on l'a offensée en dérobant sa statue, dans son temple à Troie où a même été commis le viol de Cassandre, ou bien à Poséidon dont la protection est indispensable en milieu marin (Ulysse l'apprendra à ses dépens !). Or, par la suite, l'histoire de l'Antiquité, indiscutable, celle-là, abondera en exemples d'actions de grâce et en offrandes du même type, comme le prouve, pour ne citer qu'elle, la Victoire de Samothrace. En tout état de cause, il n'y avait aucune raison pour que l'expression « cheval de Troie » et son symbole ne connussent pas la même fortune que « le chant des sirènes » ou « le talon d'Achille » ou « tomber de Charybde en Scylla », ou « une victoire à la Pyrrhus ». Une chose est sûre: les Troyens, quant à eux, finirent par penser que le Cheval symbolisait une sorte d'aveu de défaite des Grecs, la naïveté étant toujours un peu fille de l'orgueil... et cet orgueil sera terriblement puni, les vaillants assiégés étant finalement vaincus, eux, les dompteurs de caavales... par un cheval de bois !

Mais venons-en maintenant à la naissance et à la nature du prodigieux animal.

Les Grecs sont, après neuf années de guerre, à peu près au même point qu'à son début, malgré le dramatique mais insuffisant succès que constitue la mort d'Hector. Ils ont failli perdre leurs vaisseaux et, donc, tout espoir de retour, les murailles de Troie continuent inlassablement à résister, ses portes à vomir des guerriers décidés à tout... Aucun Grec ne veut plus continuer à « poireauter » loin de chez lui... Il faut trouver une solution, la solution. Ce sera le Cheval, que, d'ailleurs, l'*Iliade* ne

mentionne pas, contrairement à l'*Odyssée* et à l'*Enéide*, simplement parce que son sujet est la colère d'Achille et ses conséquences.

L'initiative en revient à Ulysse, c'est bien connu, mais en collaboration avec Agamemnon, lui-même inspiré par le devin Calchas, souvent intervenu dans le conflit, par exemple en conseillant le sacrifice d'Iphigénie.

Sa construction, sans doute inspirée des techniques marines, est assurée par Epeios, pugiliste de réputation homérique, mais surtout charpentier, aidé par un certain Panopée. Ils font appel au matériau qui peut former une coque, donc une cachette: le bois. Fait de planches, de grosses branches entrelacées (c'est ce que dit Virgile), de demi-troncs ou de troncs entiers (les précisions manquent à ce sujet), il comporte surtout une trappe et il sera, vraisemblablement, monté sur roues. Encore faut-il le garnir de volontaires, dont il faut, au passage mesurer la hardiesse (on en connaît quelques noms: Démophon, Ménélas, bien sûr, pour qui le scandale arriva, Ulysse, dont le mari trompé, qui aura récupéré sa volage épouse, fera un vibrant éloge une fois rentré au pays [*Odyssée*, IV], et une troupe de guerriers fortement armés). Mais, bien sûr, encore faut-il le faire entrer dans la ville...

Cela supposait une autre ruse: le simulacre de l'abandon du siège, accrédité par le faux départ des Grecs qui sont allés s'embusquer au large, derrière l'îlot de Ténédos. Quelle situation ! Voilà des guerriers féroces qu'une folle audace a conduits à l'autre bout du monde connu, qui attendent tout, pour obtenir la victoire, d'un miracle, et d'un miracle d'autant plus aléatoire qu'il tient à l'humeur de l'adversaire... Mais ils ont la chance, on ne le dira jamais assez, d'avoir à leurs côtés Ulysse aux surnoms bien mérités: *Polutropos*, *Polumêcanos*, « l'homme aux mille ruses », « l'homme aux mille machinations » ; ayant lui-même à son service un certain Sinon, il l'envoie se faire capturer par les Troyens pour qu'il leur raconte que le Cheval est un don expiatoire visant à obtenir le pardon d'Athéna, et que les Grecs renoncent définitivement au siège. Nous sommes ici peut-être en présence du procédé dont s'inspirera bien plus tard Thémistocle pour tromper la flotte perse et l'attirer dans une fausse manœuvre qui assurera la victoire décisive des Grecs à Salamine. De même peut-on penser à la ruse qui permit, en 396 av. J. -C, la prise, par les Romains, après dix ans de siège (l'histoire se répète) de la ville étrusque de Veies.

Mais revenons au Cheval: que se passa-t-il qui entraîna la prise et le sac de Troie?

On pourrait appeler cela « la controverse de Pergame » et, effectivement, le débat qui s'instaura chez les Troyens sur le sort à réserver au Cheval fut souvent le sujet de *controversiae* dans les écoles d'éloquence du monde antique. Deux partis vont s'affronter devant la ville d'où les Troyens sont sortis en foule, après un si long siège:

- les uns, comme Thymétès, veulent, en quelque sorte, concrétiser ce qu'ils croient être leur victoire en installant au plus vite, comme trophée, le Cheval à l'intérieur des murs, sur l'agora, confortés par le fait qu'Hélène, la « Grecque infiltrée » a vainement (son double jeu dans cette affaire est très curieux) appelé par leurs noms, pour les débusquer, ses compatriotes tapis à l'intérieur ;

- d'autres, qui manqueront de peu de l'emporter, s'y opposent avec véhémence et proposent de le jeter à la mer ou de le brûler: c'est le cas de Cassandre la prophétesse, qui voit déjà la ville en flammes, et du prêtre du culte de Poséidon.

Mais Cassandre est condamnée par un dieu à n'être jamais crue et ne sera donc pas écoutée, et l'éloquence enflammée du second sera réduite à néant par un prodige qui glace d'effroi les Troyens: en plein sacrifice, après avoir lancé son célèbre avertissement: « *Timeo Danaos et dona ferentes* » (« Je crains les Danaens surtout lorsqu'ils font des cadeaux »), Laocoon, qui avait prouvé que le Cheval était creux,

donc suspect, en lançant un javelot contre son flanc, Laocoon et ses deux fils sont victimes de deux serpents surgis des flots qui les étouffent horriblement avant de se retirer vers le large... mission accomplie, de toute évidence... Il n'en faut pas plus (mais n'est-ce pas suffisant? !) pour que les Troyens, persuadés qu'ils ont irrité Poséidon, crient qu'il faut introduire le Cheval, visiblement sacré, dans la ville... Virgile, à travers le récit d'Enée, nous montre la foule affairée à glisser des roues sous l'animal, à pratiquer une brèche dans leur muraille pour le haler jusque sur la place, au son des hymnes sacrés chantés par les jeunes gens (tableau visiblement inspiré d'un chœur des *Troyennes* d'Euripide): la fatale machine (*machina*), qui n'a jamais autant mérité son nom, est au cœur de la place... Mortelle randonnée ! Elle a pourtant rendu un son étrange, comme un bruit d'armes, en heurtant le seuil de la porte agrandi à la hâte... On n'en tient pas compte...

Tout le monde connaît la suite, si souvent représentée par les peintres les plus prestigieux: l'égorgement général, immortalisé par le récit d'Andromaque (« Songe, songe, Céphise, à cette nuit cruelle qui fut pour tout un peuple une nuit éternelle »), le sac systématique, la fuite de quelques-uns dont Enée, portant son vieux père à califourchon sur ses épaules... (Je me souviens que les lycéens iconoclastes sans pitié que nous étions pouffions de rire à la vue de la barbe du vieillard recouvrant presque le visage du sauveteur, comme le montrait une illustration de notre livre de latin !). Et voilà: le clapotis des sabots ne retentira plus au bord du Scamandre... Troie devenue Ilium, plus tard, au retour des Grecs (car ils reviendront) deviendra finalement romaine, comme tant d'autres... Mais la guerre de Troie ne finira jamais de faire parler d'elle: rentré chez lui, Agamemnon, dans la pièce éponyme d'Eschyle, revit l'événement avec la nostalgie admirative de l'ancien combattant ; dans l'*Odyssée*, Ulysse pleure en entendant l'aède raconter ses ruses et semble pris d'une sorte de remords... sans aller jusqu'à la repentance !

Plus tard, avec plus de réalisme historique, Hérodote présentera les Troyens comme partie des éternels ennemis des Grecs, au même titre que les Mèdes et les Perses, tandis que Thucydide saluera le premier rassemblement des Grecs en vue d'une conquête, prémices de l'impérialisme de la chouette athénienne. Et tout cela, grâce au Cheval !

Grâce au Cheval, encore, (ou à cause de lui) Enée, que nous avons laissé fuyant sa patrie en flammes, va donner naissance à une généalogie sans égale dont une louve, cette fois, assurera l'extraordinaire descendance. Carnaval des animaux figés dans le bois, l'argent ou le bronze dont pourtant l'écho se répercute jusqu'à nous !

Le cheval de Troie n'est donc pas mort avec la chute de Pergame même s'il a flambé dans ses décombres. Il a permis, en effet, à la culture grecque de se répandre en Orient, relayé par cet autre coursier, Bucéphale, dont Alexandre conduisit personnellement le deuil avant de poursuivre sa croisade jusqu'en Bactriane.

Alexandre « qui a appris aux sauvages à nourrir leurs pères au lieu de les tuer et aux Scythes à ensevelir les morts au lieu de les manger ! » dixit un historien très sérieux, Alexandre dont l'œuvre de chevet, tout au long de ses conquêtes est... l'*Iliade* !

Et lorsque les Romains, si fiers de leurs origines troyennes (« Voyageur, tout ce que tu vois ici et qui est à présent la grande Rome, ce n'était qu'une colline et de l'herbe avant la venue d'Enée le Phrygien », s'enorgueillit Properce), trouveront en Virgile leur Homère, reconnaîtront dans son oeuvre l'incunable de l'Aventure humaine et fréquenteront les académies et les bibliothèques de Grèce, le Cheval sera de retour chez lui « Souvenez-vous, dit Cicéron à un chef romain, que vous

commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples ». Le premier périple est achevé.

Alors, je sais bien que cet hommage peut-être un peu inattendu aux galops imaginaires d'un destrier de bois qu'aucune dendrographie ne pourra jamais sonder (mais des pièces de bois provenant du Cheval sont parfois vendues sur le site !) peut engendrer, de nos jours, chez certains, sarcasmes et ricanements. Mais qu'ils se rassurent: c'est sous un autre aspect, beaucoup plus actuel, que nous allons retrouver notre Cheval. A défaut de l'épopée légendaire qui excite leur dérision, qu'ils contemplent, beaucoup plus sérieusement, la réalité d'une civilisation à la culture classique moribonde comme la nôtre en présente déjà les symptômes inquiétants et qu'ils prennent conscience que le cheval de Troie, au sens, cette fois, que la métaphore a pris au fil des siècles, c'est-à-dire celui de la trahison et de la subversion, culturelle ou autre, est désormais dans nos propres murs.

La boutade (mais en est-ce bien une?) du professeur Siméonoglou (tiens, un Grec!) de l'université Washington (Missouri), qui déclare que « nier toute valeur historique aux textes d'Homère est le plus sûr moyen de faire carrière à l'Université » en dit long sur l'état des esprits dénigreur d'un si beau patrimoine, comme si l'essentiel, plutôt qu'une byzantine contestation, n'était pas de se féliciter - et de se nourrir - de l'héritage culturel dont nous sommes désormais, que cela plaise ou non, dépositaires, donc responsables. Mais cela n'a plus l'heur de plaire... Et pourtant il y a, aux Etats-Unis justement, dix Troie, huit Athènes, six Sparte et deux Ithaque ! Et Jefferson disait qu'il apprenait plus de choses en lisant Thucydide qu'en lisant la presse quotidienne !

Vous voyez bien, mes chers collègues, que mon propos s'écarte insensiblement de l'allée cavalière initiale... Mais vous n'aviez sans doute pas la naïveté de croire que mon projet était seulement de vous raconter la guerre de Troie ! Il s'agit surtout pour moi maintenant, par devoir, et par passion si vous le permettez, de dénoncer les dérives et les lacunes qui gâtent cette culture classique dont j'ai tenté de montrer que le cheval de Troie était, paradoxalement, le premier symbole avant d'être aujourd'hui, dans son oblité sur le jeu des échecs, celui des faux-fuyants, voire des trahisons. Et rien ne dit que nous pourrions roquer... Enfouichons donc notre cheval de bataille. Ne suis-je pas moi-même, helléniste d'offrande à votre Compagnie, une sorte de cheval de Troie, pacifique, parmi vous?

L'état des lieux, pour les humanités, mes chers collègues, est, en effet, alarmant, que ce soit dans le système éducatif ou dans celui, qui en découle, de la vie sociale. L'Education nationale, qui n'aurait jamais dû cesser de s'appeler « Instruction publique », en particulier dans la perspective qui nous occupe, offre, en effet, depuis un demi-siècle, le spectacle désolant d'un grave recul des humanités.

Le souci de la rentabilité immédiate ou, plus grave, le faux alibi de « l'égalité des chances » (pourquoi ne pas jouer du rap sur un Stradivarius ou remplacer nos impressionnistes par des tags? !) qui consiste, en fait, en un nivellement par le bas, a conduit les défenseurs logiques des études classiques, dont ils avaient été eux-mêmes nourris et enrichis, à un coupable abandon auquel beaucoup de chefs d'établissements, sans doute établis... mais pas chefs, se sont coupablement associés. Qui plus est, certains enseignants, trop, en vérité, hurlant avec les loups au cours d'événements qui, par une coïncidence chronologique que je préfère ne pas examiner, se rappellent, aujourd'hui même, à notre mémoire, ont, entre autres revendications, manifesté inconsidérément leur désir de ruiner l'enseignement bourgeois, entendez

« classique ». Mais il faut savoir que, dans le même temps, ils confiaient à leurs collègues restés solides au poste, le soin de faire traduire à leurs propres enfants Homère et Virgile ! Puis les chères têtes blondes fréquenteraient les meilleurs établissements supérieurs privés pour se retrouver assis, plus tard, avec les copains du 16^{ème}, sur les bancs des plus hautes écoles, et - pourquoi pas? - obtenir un jour un maroquin ! J'ai connu personnellement des exemples de cette trouble démarche.

Qu'a-t-on fait d'autre qui puisse venir à bout des études classiques? Eh bien on a dit que ça n'intéressait pas les élèves, comme si le premier devoir d'un professeur n'était pas, justement, d'intéresser, son jeune public ! On leur a coupé les jambes, et on a dit qu'ils n'aimaient pas courir !

On a dit aussi que le grec et le latin « ça ne servait à rien », ignorant ainsi, quand bien même la recherche de l'efficacité immédiate aurait un semblant de légitimité, que la référence aux langues anciennes était, à long terme, la clé d'une meilleure maîtrise de notre langue française, donc de beaucoup d'autres ambitions.

On avait, d'ailleurs, pris soin - c'est cela, aussi, le cheval de Troie - de laisser l'expression « langues mortes » remplacer « langues anciennes », (mais le mal semble venir de plus loin, pour parler comme Racine, puisque l'un des *Tableaux d'une exposition*, de Moussorgski, s'intitulait déjà *Cum mortuis in lingua mortua*, « Avec les morts, dans une langue morte ») ! Tant il est vrai - et l'histoire politique du siècle qui vient de s'achever l'a bien montré - que c'est dans le langage, dans un seul mot, en l'occurrence, que peuvent s'abriter les plus mauvaises intentions. Olivier Guichard, qui s'y connaissait, disait plaisamment: « Les hommes politiques sont des kangourous dont la poche de devant est pleine d'arrière-pensées ! ». C'est, à peu de choses près, ce qui se passe pour les Humanités: louangées... et assassinées.

Et puis, toujours, hélas à l'initiative de responsables désireux de faire du passé table rase, on a compris que le plus sûr moyen de dégoûter les jeunes gens de la langue de Démosthène ou de Cicéron, c'était - mais c'est bien sûr !- d'en placer l'étude en pleine digestion (entre midi et deux) ou au moment de la rencontre, tant attendue pendant toute la journée, du petit flirt frémissant posté à la sortie du collège, (de seize à dix-huit heures). Comment pourrait-on espérer qu'un aoriste puisse concurrencer un fougueux baiser? ! Et voilà... Le tour est joué ! Comment s'étonner, dès lors, qu'en cinq ans le latin ait perdu 54 594 élèves de collèges et que, de 463 862 pratiquants dans ces mêmes collèges, on tombe à 66 050 en lycées (chiffres de 2005)? Un professeur de latin à l'université de Lille III déclarait récemment, avec clairvoyance: « Les étudiants, rendus plus vulnérables, résistent moins bien aux manipulations sophistiquées de toutes sortes ». Qu'en termes choisis...

Il y aurait, évidemment beaucoup plus de choses à dire sur un sujet aussi grave, mais mon propos deviendrait trop polémique (ne l'est-il pas déjà un peu, pourrait-on me dire?). Mais un collègue encore plus hardi, a montré à quel point le risque est grand qu'on soit engagé désormais dans la spirale de la « fabrique de crétins » (c'est le titre de son livre, lu récemment), malheureuses victimes d'un système qui allie permissivité et son corollaire, démagogie, au détriment de la rigueur nécessaire. On le voit bien, en particulier, dans les dérives exorbitantes, en partie liées au démantèlement des langues anciennes, du langage - vocabulaire et orthographe (ah ! la méthode globale ! Quel cheval de Troie !) - auxquelles nous assistons aujourd'hui.

Le langage ! Il n'est que d'écouter, ou de lire, beaucoup de nos jeunes contemporains pour mesurer l'ampleur du désastre. On peut entendre, par exemple, à la télévision, un artiste déclarer qu'il « consonne très fort » avec son partenaire, en réponse au journaliste qui lui a demandé ce qu'il pensait « de comment on doit vivre le couple » ! Les emplois fautifs abondent justement, chez ceux qui, en raison de leur

rayonnement médiatique, devraient garantir une certaine qualité d'expression: on emploie « emprunt » pour « empreint », « mettre à jour » pour « mettre au jour », « par rapport » pour « à cause de », « totalement » pour « oui », « aéropage » pour « aréopage », « oligarchie » pour « ploutocratie » (même si on admet qu'elles sont sœurs jumelles !), on prend une hagiographie pour une image médicale, Chrysostome pour une fleur tombale... ! On qualifie de « monstrueux » ce qui n'est qu'insolite, et de « formidable » ce qui fait plaisir... La liste serait inépuisable. J'ai même entendu tout récemment un sage analyste qui « fait du social » déclarer avec emphase: « Il faut s'occuper de comment on parle » !!...Il s'agit là de dérives qui peuvent faire rire quelques-uns d'entre nous et qu'on pourrait excuser si elles s'accompagnaient d'une prise de conscience, donc d'une réprobation et d'un désir de rectification unanimes, mais, comme le dit Roland Barthes, sans doute moins écouté que Fabien Bartès !, « Il n'y a pas une crise de la langue, mais une crise de l'amour de la langue » ;et j'ajouterai que, pour les mots malades, il n'y a pas de génériques. Or il faut, sous peine de mort culturelle, rester fidèle à la mémoire linguistique. Alors loin de nous, bien sûr, l'idée que les langues anciennes sont le seul rempart contre cet état de fait, mais le cheval de Troie, dans ce domaine, il est, assurément, dans l'abandon de l'esprit de rigueur et d'authenticité propres à ces disciplines, il est dans l'acceptation, dans le laxisme, dans ce que Pascal appelait, pour une autre inquiétude, « la nonchalance du salut ».

Certes, on peut nous accuser de n'être pas « assez fun dans l'interface », peut-être même d'être « tagués dans nos têtes » (!) comme je l'ai entendu dire dernièrement: nous pourrions, nous les dérisoires amoureux des étymologies gréco-latines, laisser tant de nos jeunes contemporains croire de plus en plus, et de plus en plus faussement, que ce qu'ils disent veut bien dire ce qu'ils pensent et, après tout, nous dire qu'il n'y a qu'à suivre le cours de l'eau du temps... Mais cela nous est impossible. Aventuriers du mot perdu, nous sommes persuadés qu'un héritage ne se brade pas, et qu'un compromis honorable, comme disent les diplomates, est possible. *In medio stat virtus*, à égale distance du « Bonhomme Chrysale » qui n'utilisait les œuvres de Plutarque que pour aplatir son linge, et de la pédanterie passéiste qui, à juste titre, fait rire tout le monde et ne sert à rien.

Mais revenons à notre cheval de désastre. Il est capable d'autres ravages, plus subtils: il peut aussi piétiner le bon sens et même la morale sociale, par des dérapages interprétatifs pseudo-érudits, ce qui est un comble, par des idées toutes faites aux intentions troubles... Que n'avons-nous pas entendu, et lu, par exemple, sur le modèle de la démocratie athénienne porté au Parnasse, (bien sûr !), par la majorité du corps professoral, alors que son application ou, seulement, son imitation partielle mettrait aujourd'hui le peuple dans la rue ! Mais cela, on ne le dit pas... D'éminents hellénistes le disent, pourtant, qui se sont réellement plongés, quant à eux, dans cette belle étude...

Que n'avons-nous pas entendu et lu, à propos d'Antigone, évoquée encore naguère ici même avec talent - et lucidité - sur la noble primauté des fameuses « lois non écrites » ! Au point qu'on tolère que celles qui le sont ne soient plus respectées. Nous préférons quant à nous l'opinion d'Euripide: « Quand les lois sont écrites, dit-il, tout le monde est sur le même pied ». La démocratie, c'est cela.

Que dire de la célèbre formule, suscitée par les Jeux Olympiques modernes: « L'important, c'est de participer », érigée en docte apophtegme et qui aurait bien fait rire un Spartiate ! L'important n'est-il pas de vaincre? Mais on a fait trop souvent du désir de vaincre, vertu antique et démocratique s'il en fut, une sorte d'outrance à relent totalitaire...

Que dire, également, des idées instillées jusque dans certains livres scolaires, comme une sorte de tribut payé pour racheter « la faute » des Croisades, comme, par exemple, la primauté et l'antériorité des intellectuels arabes dans certaines découvertes scientifiques et philosophiques, pourtant, c'est aujourd'hui démontré, originellement et authentiquement grecques, puis, il n'est pas question de le nier, sauvées de l'oubli et véhiculées par le Moyen-Orient?

Il nous faut vraiment, je crois, Mesdames et Messieurs, prendre conscience de ce que, pour avoir perdu les points fixes de lucidité, de réalisme, enseignés, justement, par les grands textes de l'Antiquité, repris, adoptés - et adaptés - par des siècles d'activité intellectuelle et sociale, pour ne plus vouloir voir qu'ils sont « actuels », mais non « trahissables », on laisse, en fait, les générations présentes glisser vers le laxisme et vers la perte des justes principes de rigueur qu'illustrent pourtant les grands textes grecs et latins. Aujourd'hui, contrairement à ce que nous enseignent les Anciens, on trouve des excuses à l'inexcusable, on trouve la victime plus gênante que le coupable, on s'attendrit sur le criminel au nom des droits de l'homme (ce qui conduit à penser que la victime n'est pas un homme !), on qualifie d'« incivilités » de graves voies de fait... Les qualités de rigueur et d'équité finissent par être discréditées, voire moquées, alors que nos beaux textes enseignent exactement l'inverse. Ne sommes-nous pas ici en présence d'une certaine manière, d'un mauvais cheval de Troie dans nos murs? Que dirais-tu, Fabricius, en voyant les antiques vertus éducatives ainsi dénaturées (qu'on me pardonne ce piètre pastiche de J. -J. Rousseau !)?

Tout notre quotidien de citoyens moyens n'est-il pas, en effet, émaillé d'attentats contre la vie de l'esprit et la liberté intellectuelle si ardemment défendus par les Anciens et par nos Classiques? Comme dans la fiction de *Fahrenheit 451*, dans notre monde réel, l'image triomphe et anesthésie notre intelligence à coups de publicités et de jeux, nos petits enfants ne lisent plus et glissent de plus en plus vers le phonétique dans leurs textos, leurs SMS et leurs messages informatiques (d'ailleurs à la merci du virus... cheval de Troie !, ce qui a fait dire que « le diable s'habille en Google » mais ce qui n'empêche pas que *Himmel* signifie « ciel » en allemand !! A quel saint se vouer ? !).

Et, justement, Frédéric II, roi de Prusse et Voltaire pratiquaient, eux aussi, l'exercice des messages abrégés, mais ils savaient, par ailleurs, ce que parler veut dire... alors que la langue de Voltaire risque de devenir incompréhensible...

Adieu, donc à ceux qu'on appelait « les forts en thème », cet exercice de justesse par excellence... Ils font figure, évidemment, d'espèce en voie de disparition... « Le tango des forts en thème, c'est le tango que l'on regrette », pourrions-nous dire avec Jacques Brel...

Alors, comme Empédocle qui, avant de se jeter dans le gouffre, rangea soigneusement ses sandales au bord du cratère, devons-nous, avant le *sepuku* culturel, y ranger nos *Gaffiot*? Ou bien, au contraire, pourrions-nous, sur la mer des ténèbres, jeter l'ancre de Miséricorde, cette invention des antiques navigateurs?

Pourrions-nous, revenus à terre, comme les petits ânes des Cyclades, continuer avec entêtement à gravir nos sentiers et dire, ridicules passésistes, en osant un pastiche facile: « Plus me plaisent les moulins de Mytilène que les trompeuses paraboles »? !

Ici, mes chers collègues, je sens bien la nécessité de deux réflexions qui sont, sans doute, les vôtres depuis un moment et qui peuvent se formuler à peu près ainsi:

Un humaniste (bien grand mot que j'ose à peine revendiquer) ne peut pas sans ridicule se prendre pour une sorte de Robin des Bois décochant ses traits sur les défauts de son temps: seuls un Lucien, un Diogène ou un Juvénal pouvaient se le permettre.

Et puis, quelle dérision de vouloir soigner les maux de son époque avec du grec et du latin ! Soit ! Et Vadius a bien mérité le sort que la postérité lui a fait.

Mais, avec Chomsky qui préconisait « des cours d'auto-défense intellectuelle », constatons tout de même qu'il faut, au moins, préserver un garde - fous en réagissant contre l'érosion de la culture classique. C'est ce qu'ont fait, avec une ténacité admirable, à laquelle je veux rendre hommage maintenant, d'éminentes personnalités dont je ne suis aujourd'hui que le faible écho sonore, et dont je ne citerai, au hasard, que quelques-unes des plus connues, et des plus diverses: Léon Daudet faisant l'éloge du thème latin devant les députés en 1902, Marc Bloch, qui au lendemain même de la seconde guerre mondiale, inclut dans le bilan, pourtant chargé, de *L'Étrange défaite* (titre d'un ouvrage que je viens de relire) la désuétude qui menace les langues anciennes: « La connaissance du latin est indispensable, y dit-il, [. . .] l'apprentissage d'une langue de caractère synthétique est, pour l'intelligence, une gymnastique à peu près irremplaçable ». Cette préoccupation, à une époque où les problèmes graves ne manquaient pas, ce qui prouve son intérêt fondamental, c'est celle que manifestent, aujourd'hui encore, heureusement, d'éminents humanistes au nombre desquels il faut citer Michel Zinck, Marc Fumaroli, Lucien Gerphagnon, dont le dernier ouvrage porte un titre révélateur: *Laudator temporis acti, c'était mieux avant* (!) et, surtout notre irremplaçable et infatigable Jacqueline de Romilly, qui nous rappelle qu'elle fut parmi les premières femmes à se consacrer à l'étude du grec, quand « on consentit qu'une femme eût des clartés de tout » ! (Alexandre Vialatte n'a-t-il pas dit, doctoralement: « La femme remonte à la plus haute Antiquité »? !). Ils nous font remarquer, ces lucides humanistes, entre autres vérités, que les études classiques ont produit les plus grands génies, qu'elles ont résisté à des attaques souvent très anciennes qu'il s'agit de repousser encore, et qu'elles sont bien utiles, pour ne pas dire indispensables, pour goûter tout le sel, toute la verve des grandes œuvres de notre propre littérature française. Quelle jubilation étymologique, par exemple, à la simple lecture des noms mêmes des personnages d'un Molière (Harpagon, le grippe-sous, Alceste, l'impétueux) ou d'un La Bruyère (Gnathon, le baffeur) ! Comment ressentir toute la poésie des noms magiques des lieux, des dieux, des héros qui jalonnent les pièces de *Phèdre*, *Iphigénie*, *Andromaque*, ou les poèmes de Chénier, Nerval ou Baudelaire, si l'on n'a pas, ne fût-ce qu'au fond de sa mémoire, le souvenir des grands auteurs antiques? Et la solution n'est pas, devant la difficulté éventuelle, de changer d'auteurs, comme on le fait trop souvent, mais bien de revenir aux beaux textes fondateurs, au besoin en traduction, parce qu'ils détiennent la clé de toutes les situations et de tous les sentiments humains ! C'est pour cela que nos écrivains, proches ou contemporains, continuent à se référer, après tant d'autres, à l'Antiquité, parfois avec humour, comme Apollinaire, qui s'exclame: « A la fin, tu es las de ce monde ancien... tu en as assez de vivre dans l'Antiquité grecque et romaine », et qui multiplie les références à l'*Odyssee*, ou comme Roger Caillois qui fit du *Démon de midi dans l'Antiquité grecque* son sujet de diplôme ! Nous connaissons tous, n'est-ce pas, d'innombrables titres qui transposent ou évoquent les grands mythes antiques: *Ulysse* (James Joyce), *La Machine infernale* (Cocteau), *Les mouches* (Sartre) ou *Antigone* (Anouilh), pour exposer et illustrer les situations les plus actuelles. J'ai, encore récemment entendu, de la bouche d'un inspecteur de série policière anglaise, l'évocation du « carrefour de Laïos » (le père d'Édipe), à propos d'un cycliste renversé à un croisement de rues ! (Il faut dire que,

quand on roule à gauche !). Certes, Morse a fréquenté Oxford, mais cette savante référence, à la télévision, nous reconforte, nous qui savons bien que, sans Sophocle, tous les divans de Freud seraient tombés à plat ! Citons encore Raphaëlle Billetdoux qui a intitulé son récent ouvrage *Je frémis en le racontant*, transposition-clin d'œil du fameux « Horresco referens » du récit pathétique d'Enée à Didon? Et Jonathan Littell avec *Les Bienveillantes*, « les Euménides » (modèle d'euphémisme, s'il en fut !). Et Cioran qui se demandait ce « que faisait Socrate le dimanche après-midi » ! Et Giono et Camus ...

Et tant d'autres...Non, Zeus, tu n'es pas tout seul !...

On ne finirait pas d'énumérer toutes les dettes de notre littérature - et des étrangères - au patrimoine gréco-latin, et il y a lieu de nous en réjouir, persuadés comme Panurge, que c'est à force de dettes qu'on s'enrichit, dans le domaine qui nous occupe, bien sûr, et ce fut longtemps la conviction de tous les responsables de la culture (la Bibliothèque nationale de France ne possède-t-elle pas le fonds grec le plus riche du monde?).

Il n'est pas jusqu'aux plaisanteries d'étudiants qui ne soient, elles aussi, des emprunts enrichissants et jubilatoires à nos chères langues anciennes (Que les non-initiés veuillent bien me pardonner): *Ouk elabon polin?* (« ils ne prirent pas la ville », ce qui fut le cas, justement, de nos Grecs pendant neuf années !), phrase célèbre transformée en quête ancillaire, ou: *ta zoa trekei* (« les animaux courent »), exemple de grammaire grecque fameux et rabâché de générations en générations et devenu le cri d'alarme des professeurs de Lettres classiques qui le propageaient à travers les couloirs des lycées pour annoncer la présence redoutée d'un inspecteur général, ainsi dépouillé de toute sa majesté ! Epoque bénie des dieux et disparue !

Mais c'est à Jacqueline de Romilly que doivent revenir les derniers mots de cette plaidoirie du désespoir qui clame des profondeurs et, peut-être, dans le désert... En effet, après avoir, dans une interview récente (il n'est pas possible, ici de citer tous les ouvrages dans lesquels, inlassablement, elle a mis en lumière les mérites des langues et des textes anciens), rappelé les leçons d'humanité, à tous les sens du terme, que nous ont transmises Homère ou Euripide, ou Aristophane, pourfendeur, en particulier, de la démagogie, ce fléau si vivace aujourd'hui, J. de Romilly nous dit pourtant: « Je ne suis pas très optimiste, ni pour mes chères langues anciennes, ni pour la française, d'ailleurs, ni pour les Humanités en général... ». Et de rappeler qu'un jour une de ses hypokhâgneuses lui avait demandé: « Madame, les langues mortes étaient-elles déjà mortes quand vous étiez jeune? » Cela l'avait amusée et... attristée...

Et pourtant, en nous souvenant qu'une région centrale du cerveau s'appelle « l'hippocampe », ne pouvons-nous pas espérer, dans un sursaut de mémoire, un galop rédempteur de notre cheval de culture? Habité, hanté, par cette idée, je vais même jusqu'à tressaillir d'émotion lorsque j'entends, à la télévision, une voix confidentielle me dire: « Prends soin de toi », parce qu'elle se réclame d'un produit qui porte le nom d'une maison d'édition spécialisée dans les langues anciennes ! Vous voyez où j'en suis !

Toute plaisanterie mise à part, mes chers collègues, (*sed ridendo castigare mores spero*: « j'espère corriger les mœurs en riant ! »), le diplodocus que je suis, sans doute, aux yeux de beaucoup (quelle dérision, pour défendre un cheval ! Mais, en forçant l'étymologie, un diplodocus « pense doublement » !) voudrait, en terminant, citer Jean Raspail: « Quand on représente une cause perdue, il faut sonner de la trompette, sauter sur son cheval et tenter la dernière sortie, faute de quoi l'on meurt

de vieillesse au fond de la forteresse oubliée que personne n'assiège plus parce que la vie s'en est allée ailleurs ». Samouraï dérisoire, j'espère encore voir rejaillir le feu d'un volcan qu'on croyait trop vieux... La réalité actuelle nous donne-t-elle quelque raison d'espérer un regain d'intérêt pour les Humanités? La prédiction fameuse de la Pythie: « Vous serez sauvés par le bois », celui de notre valeureux cheval grec d'antan, en l'occurrence, est-elle en passe de s'accomplir? Eh bien, sans aller jusqu'à faire de Francus, héritier douteux d'Hector, le prince troyen, le Père de notre nation ou, comme Louis XII, au XV^e siècle, avoir pour devise « Venger nos ancêtres troyens », nous constatons tout de même un intérêt soutenu pour l'Antiquité: dans l'activité décuplée depuis quelques années par les archéologues, terriens ou sous-marins, dans le pillage même, hélas, des trésors anciens dans différents pays d'Orient, dans la confection de fausses antiquités proposées à la convoitise des rois du pétrole, ou même des musées (cela s'est produit aux Etats-Unis... il y a une justice!), dans l'inquiétude formulée en haut lieu, enfin! (l'épouse de notre Premier ministre ne s'appelle-t-elle pas Pénélope? !) à propos de l'abaissement du niveau de la culture, dans l'assiduité des touristes à Mycènes ou à Rome, démontrant que des décombres grecs ou romains sont toujours, au moins depuis Hubert Robert et Corot, estimés plus beaux que tous les autres, dans l'hellénisme forcené du langage de nos philosophes ou de nos grammairiens, dans le vocabulaire médical, bien sûr, et jusque dans le nom même d'une automobile emprunté à un notable étrusque du IV^e siècle avant J. -C., Velsaties... tandis qu'une autre publicité automobile évoque les Lestrygons de l'*Odyssée*! Tous ces signes jetés pêle-mêle, vous le voyez, dans la balance, n'inclinent-ils pas à mieux augurer de l'avenir? Certes, plus personne ne souhaiterait aujourd'hui, comme jadis Racine, se faire enterrer au côté de son professeur de grec, mais on peut espérer encore, peut-être, arrêter le palanquin de la voluptueuse indifférence. Nous nous acheminons, semble-t-il, vers un temps où aucun vernis ne suffira plus aux sapeurs des humanités pour cacher les fentes de leur langue de bois, dont les copeaux jonchent nos déceptions. Alors, peut-être la pureté gréco-latine de notre belle langue sera-t-elle, à nouveau, ressentie comme une glorieuse nécessité. En attendant, quand on n'a le choix qu'entre le glas et le tocsin, il faut choisir le second, en espérant un *Te Deum* lointain...